

en 1535. Il y était allé dans les premiers mois de 1534, après son voyage à Nérac, et il n'y remit plus les pieds. En 1535, il était à Bâle, où il resta jusqu'au mois de mars ou d'avril 1536, après que son *Institution chrétienne* fut sortie de presse. Après un voyage de quelques semaines en Italie, à la cour de Renée de France, à Ferrare, et une dernière visite à Noyon, pour régler des affaires de famille, il fut retenu à Genève par Farel, dans la seconde quinzaine de juillet 1536, et ne revint plus dans sa patrie.

Et puis, Calvin priant *le ciel vengeur de punir la furie* de l'ingrat Poitiers, n'est pas le Calvin que l'on connaît : ce n'est là ni sa tournure d'esprit, ni son sentiment.

Enfin, je conteste que ce soit de l'écriture du réformateur ; que M. B. Fillon, ou le « vieux chercheur » s'en assurent de visu.
C. D.

Signification ancienne du mot Chouan (XXI, 417).— Comme le collaborateur L., je ne connais pas, dans notre ancien langage, le mot « chouan » employé dans le sens d'« immensité ». — Mais, puisque ce mot *chouan* revient sur le tapis, je crois qu'il est utile de rappeler que ce nom est, en patois mancoeau, celui du *chat-huant*. Il appartenait comme surnom à l'ensemble de la famille du célèbre Jean Cottereau, dit *Chouan*, le chef de l'insurrection dans la Mayenne, ainsi que M. Robert Triger l'a démontré dans sa belle étude sur les *Premiers Troubles de la Révolution dans la Mayenne*. Ce point d'histoire était utile à établir. François Cottereau, le père de Jean, avait pris un nom de guerre et s'était appelé *le Chouan*, parce que ce faux-saunier était obligé de marcher la nuit et de contrefaire le cri du chat-huant pour reconnaître ses compagnons dans les bois. On a donc eu tort de prétendre : 1° que ce surnom avait été donné au père de Jean à cause de son humeur triste et taciturne ; 2° que ce même surnom était personnel à Jean Cottereau ; 3° que cette dénomination de *chouan* vient de l'habitude qu'avaient eue les insurgés du camp de la Vache-Noire, d'imiter, pour se rallier, le cri des oiseaux nocturnes. Nous le répétons, il est certain que ce surnom appartenait d'abord à l'ensemble de la famille Cottereau. Il ne tarda pas à s'étendre tout naturellement aux compagnons d'armes de Jean,

puis, par extension, à tous les paysans révoltés, comme le dit avec raison l'auteur ci-dessus.
ANDRÉ JOUBERT.

Sur un prétendu mot de Talleyrand (XXI, 418). — La phrase attribuée à Talleyrand se retrouve presque textuellement dans le quinzième Dialogue de Voltaire : *le Chapon et la Poularde*, dans lequel le Chapon s'exprime ainsi : « Les hommes ne font des lois que pour les violer et ce qu'il y a de pis, c'est qu'ils les violent en conscience... Ils ne se servent de la pensée que pour autoriser leurs injustices et n'emploient les paroles que pour déguiser leurs pensées. » Un vieux proverbe disait : *La langue est le témoin le plus faux du cœur*, et le dialogue de Voltaire n'a cherché qu'à mieux en démontrer la vérité. Il ne serait pas juste, toutefois, d'en attribuer un honneur plus moderne à Talleyrand, malgré la duplicité de sa morale, car c'est à Harel, le fécond écrivain du *Nain jaune*, que revient la récente création de cet aphorisme astucieux, dont il n'hésita pas à donner la paternité à l'ancien évêque d'Autun ; celui-ci, trouvant le mot conforme à la nature de son caractère, songea si peu à le répudier, qu'il trouva bon d'en user en maintes occasions, comme pour mieux prouver qu'il s'identifiait complètement avec la pensée qu'on lui prêtait. Si Voltaire en a été le précurseur, nous devons donc reconnaître que Harel en fut le père, et Talleyrand seulement le parrain, mais nous sommes loin de nier que le patriarche de Ferney, très versé dans la littérature anglaise, n'en ait pas trouvé lui-même la source dans la misanthropie satirique de Swift ou d'Ed. Young. C'est ce que *l'Illustration* (du 2 décembre 1865) a tenté de démontrer, sans appuyer néanmoins son affirmation sur quelque texte.

Ego E.-G.

— L'idée est plus vieille que Voltaire et que Swift. Plutarque (*De l'Ouille*, chap. V) dit : « Les hommes dans leurs discours et les sophistes dans leurs disputes se servent des mots pour dissimuler leurs pensées. » Enfin, on lit dans le recueil de *Proverbes* de Dionysius Caton (liv. IV, distique XX) :

Perspicito tecum tacitus quid quisque loquatur,
Sermo hominum mores et celat et indicat idem.

Dr E. PILATTE.